

lieues de sa capitale. Ceux qui soutiennent bénévolement que rien n'est meilleur pour les chrétiens que le gouvernement turc, devraient commencer par obtenir protection pour la vie de nos frères. Tel personnage qui nous refusera rien à Constantinople sera cruel dans les provinces de la Turquie d'Europe, dans l'Archipel et dans l'Asie-Mineure; tel ministre turc qui vient à Paris afficher des airs de civilisation, a été perfide et inhumain comme Fuad-Pacha à Damas, en 1860. Ne croyez donc pas que tout soit désormais doux et facile en Orient parce que le padischah est venu boire du vin de Champagne à Paris et écouter, sans les entendre, les discours prononcés à l'Exposition universelle.

Depuis que nous savourons la liberté des alliances, nous n'avons qu'un allié officiel; le roi Victor-Emmanuel. C'est précisément celui-là qui a manqué au rendez-vous: "Si j'allais à Paris, disait le roi "d'Italie", je serais obligé de prendre les troisièmes classes." Plaisant hommage rendu à la prospérité du Trésor italien! Le malheur pour le royaume d'Italie, réduit à vivre des dépouilles de l'Eglise, ne serait pas d'aller dans les troisièmes classes, mais de s'abîmer en chemin. Le nouveau royaume n'a pas jeté plus d'éclat aux fêtes de l'Exposition qu'il n'en jette chez lui. Il se dédommage de ses misères en parlant de nous comme on parlerait de l'ancien petit Piémont, en donnant raison à la Prusse contre nous, en nous reprochant de nous mêler des affaires de Rome. Il a le rare bonheur de ne pas pouvoir lasser notre patience. Nous parlons chapeau bas au royaume d'Italie, qui garde la casquette sur la tête. Si nous tirions l'épée ce printemps, quel ferme allié nous aurions dans le gouvernement italien! Celui à qui nous n'avons rien refusé serait probablement moins sûr que celui contre qui nous avons tout fait. Mais le gouvernement de Vienne voudra-t-il s'aventurer dans cette alliance? Grande question qui va se poser à Saltzbourg. Le chapitre des promesses serait éblouissant, mais le chapitre des mécomptes pourrait devenir l'épithète de l'empire d'Autriche. Maximilien aussi était notre allié, plus que cela encore, notre protégé! . . .

Doutes pénibles, inquiétudes profondes, situations précaires, voilà ce qui nous apparaît dans le silence qui succède au bruit des fêtes solennelles. L'Angleterre, qui a récemment battu des mains devant une démonstration belge, nous regarde; sa reine rendra-t-elle la gracieuse visite qu'elle vient de recevoir? . . . Isabelle d'Espagne nous a manqué; ce n'est pas sa faute; elle eût craint de ne pouvoir rentrer dans ses Etats. L'Europe et le monde sont pleins de questions terribles à résoudre, et pourtant l'on dirait que la politique est au bout de son rouleau.